

LUCIENNE

PAR

JUDITH GAUTIER



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1877

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Lucienne

Judith Gautier



Calmann Lévy, 1877

Exporté de Wikisource le 15/08/2018

Première partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Deuxième partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

LUCIENNE

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était dans un salon, à l'entresol, rue de Chateaudun, le soir, vers la fin de juillet.

La lueur, adoucie par un globe recouvert d'une dentelle en papier bleu, d'une lampe en porcelaine chinoise, éclairait les cheveux et le front d'une jeune femme qui lisait. Agenouillée sur un pouf de soie, elle s'appuyait des deux coudes à la table, plongeant une main dans ses cheveux, et de l'autre main feuilletant un livre ouvert devant elle.

Elle était vêtue d'un long peignoir blanc négligemment agrafé ; un peigne garni de turquoises relevait à demi ses cheveux d'un blond ardent, très en désordre ; une de ses mules, tombée de son pied, gisait sur le tapis. Il était visible que, rendue paresseuse par la chaleur, elle ne s'était pas habillée de la journée.

Partout dans le salon coquet et futile, des cartons étaient posés sur les meubles. Le canapé disparaissait sous des robes étendues. Aux torchères, de chaque côté de la glace, on avait accroché par l'élastique deux ravissants chapeaux d'été que la modiste venait d'envoyer.

Quelques voilures roulant dans la vue empêchèrent la jeune femme d'entendre la porte du salon s'ouvrir derrière elle ; et elle poussa un léger cri en voyant un homme se laisser tomber dans un fauteuil, après avoir déplacé une boîte à gants.

Cet homme paraissait soixante ans environ. Il était un peu chauve, et ses favoris grisonnaient.

— Eh bien, as-tu trouvé, ma chère Lucienne ? dit-il, tout essoufflé par la montée de l'escalier, et en s'essuyant le front.

— Oui, dit-elle ; « plage magnifique, hôtel très-confortable, joli casino... »

— Tu appelles cela un endroit tranquille ! dit le nouveau venu en tendant la main.

— Soyez sûr que c'est un trou, dit-elle, en lui passant le *Guide en Normandie*. D'ailleurs je consens à me reposer quinze jours dans ce désert pour obéir à mon docteur, ensuite nous irons à Trouville. Vous entendez, monsieur Provot.

— Hélas ! oui, soupira-t-il. Puis, fermant un œil, soulevant la lèvre il approcha le livre de son visage, et lut entre ses dents : « F..., chef-lieu de canton, douze mille habitants, climat sain ! » — Eh bien ! quand veux-tu partir ?

— Demain ; il n'y a plus un chat à Paris, et on y étouffe.

— Tu seras prête ?

— Oui, Jeanne va finir mes malles ce soir. Nous partirons demain à deux heures.

— C'est bien décidé, nous allons à F...

— À F... d'abord ; à Trouville ensuite.

— C'est bon, c'est bon, dit M. Provot, en prenant son

chapeau ; je te laisse, ma petite Lucienne. Je vais faire mes paquets, moi aussi.

Et, après l'avoir embrassée, il s'en alla.

Une fois seule, Lucienne s'étira les bras, bâilla longuement, puis chercha sa pantoufle perdue dans les plis de son peignoir. Quand elle l'eut trouvée, elle se leva, souleva la lampe avec effort, et entra dans sa chambre à coucher.

Là elle se laissa tomber dans un fauteuil, devant un secrétaire Louis XV dont la planchette était abaissée, avec la vague intention de mettre ses papiers en ordre.

Elle tira à elle un tiroir et regarda d'un œil distrait les paperasses qui s'en échappaient ; c'était un mélange de factures acquittées, de prospectus, de lettres, de billets de théâtre non utilisés.

Lucienne remua tout cela à poignées, avec un certain effroi du travail qu'elle allait entreprendre. Un petit paquet noué d'un ruban rouge tomba sur ses genoux.

— Ah ! s'écria-t-elle, on le saisissant vivement, je l'ai tant cherché !

Et elle dénoua le ruban.

C'étaient quelques lettres un peu jaunies et usées aux plis, écrites sur des papiers des nuances les plus tendres, d'une écriture presque enfantine. Lucienne en déploya quelques-unes ; elles étaient signées Jenny.

Jenny était une des amies de pension de Lucienne ; la plus chère, la plus regrettée. La jeune femme souriait tout en relisant ces lettres naïves. Elle les relut toutes ; puis elle

soupira et tomba dans une profonde rêverie.

Elle revoyait nettement cette époque de sa vie, qui s'était écoulée au milieu d'un essaim de jeunes filles. Elle se souvenait du jour où sa mère, trouvant qu'elle grandissait beaucoup, l'avait conduite dans un pensionnat des environs de Paris, après avoir congédié la gouvernante qui jusqu'alors s'était occupée de son éducation. Elle avait quatorze ans lorsqu'elle entra à la pension. Grande, jolie déjà, plus élégante dans sa mise que les autres pensionnaires, elle les avait charmées par ce qui plus tard les aurait rendues jalouses et envieuses. On l'avait entourée, pressée de questions : — Où étiez-vous avant de venir ici ? Comment nomme-t-on votre mère ? Que fait votre père ?

Son père ! c'était la première fois qu'elle y pensait, on ne lui en avait jamais parlé.

Puis on l'avait aidée à mettre en ordre ses petites affaires de jeune fille, et parmi elles on avait trouvé toutes sortes de choses mondaines, entre autres un coupe-papier surmonté d'une figurine d'argent, et des jumelles ! Elle lisait donc des romans ? Elle allait donc au théâtre ? Mieux que cela, elle connaissait des acteurs, et il y avait un ténor du Théâtre-Italien qu'elle tutoyait ! Aux yeux de ces adolescentes pleines de candeur, mais dévorées de curiosité, elle avait pris aussitôt une importance extraordinaire.

Pendant les classes, au lieu d'étudier, elle faisait jaillir au nez de ses bonnes amies un mince fil d'eau parfumée contenue dans un tube de plomb, et désarmait la sous-maîtresse en lui offrant le corps du délit ; ou bien elle faisait jouer une tabatière à musique, dont les sons discrets n'étaient entendus que de ses

compagnes les plus voisines.

Les jours de sortie, sa mère venait la chercher, en revenant du Bois, dans une voiture qu'elle conduisait elle-même. Lorsqu'elle rentrait à la pension, c'étaient des récits à n'en plus finir : elle avait été aux courses, au spectacle, et avait soupé à la Maison-d'Or.

— Ah ! disaient avec admiration ses amies, en la flairant de toutes leurs narines, tu sens le cigare !

Elle rapportait des romans-feuilletons roulés et travestis en bâtons de sucre de pomme. Sa mère l'avait aidée à les envelopper. On les lisait pendant l'étude, en cachette. Elle apporta aussi des cigarettes que l'on fumait sous le pupitre à demi ouvert. Un jour de carnaval, elle donna à Jenny un masque de velours noir qui sentait le musc.

Brusquement, on vint la chercher. Sa mère était mourante. Une fluxion de poitrine l'enleva en quelques jours.

On l'enterra sans pompe aucune, et aussitôt ses meubles furent vendus, ses dettes payées ; et il resta à Lucienne mille francs pour toute fortune.

Elle ne pouvait plus rentrer à la pension ; elle alla d'abord en apprentissage chez une modiste ; mais une des amies de sa mère lui dit : « Tu es jolie, mets-toi au théâtre, » n Elle prit donc quelques leçons de déclamation, de chant et de danse, et débuta après trois mois d'étude. Comme actrice, elle eut peu de succès ; comme femme, elle en eut beaucoup ; et elle entra de plain-pied dans la vie facile et déshonorante, sans avoir, depuis qu'elle était douée de raison, réfléchi une seule minute.

Un jour elle s'était croisée sur le boulevard avec une

gracieuse jeune fille au bras de son père. C'était Jenny. Les deux amies avaient fait un même mouvement l'une vers l'autre. Mais le père, fronçant le sourcil, avait retenu sa fille avec une phrase brusque et cruelle. Lucienne avait compris alors qu'elle était déçue, et le soir, dans son lit, elle pleura avant de s'endormir ; mais le lendemain elle n'y pensait plus.

Tous ces souvenirs se déroulaient dans la mémoire de la jeune femme pendant qu'elle tenait entre ses mains les lettres de son ancienne amie. Elle était surprise de regretter aussi vivement la première période de sa vie.

Tandis que sa maîtresse rêvait ainsi, Jeanne allait et venait du salon à la chambre, terminant les préparatifs de départ, demandant de temps à autre quelques instructions à Lucienne qui lui répondait distraitement.

Enfin la jeune femme, renonçant à ranger ses papiers, se mit au lit, et, après avoir lu quelques pages d'un roman nouveau, elle s'endormit, impatiente d'être au lendemain.

II

F..., assez fréquenté aujourd'hui, l'était fort peu il y a quelques années. La foule s'entêtait à ne pas venir occuper les vastes établissements préparés à son intention et dont l'édification avait ruiné complètement celui qui l'avait entreprise.

Vers les premiers jours d'août d'une de ces dernières années, le successeur de l'entrepreneur malheureux trompé dans ses espérances, se tenait debout à la principale entrée de son établissement, en frac irréprochable, les joues dépassées par les deux pointes de sa cravate blanche, une main gantée, l'autre nue ; il souriait d'une façon amère aux voyageurs prochains qu'il attendait sans doute, car à chaque moment il regardait l'heure à sa montre.

M. Duplanchet, qui avait acquis une petite fortune dans le commerce à Paris, avait eu l'idée, en apprenant la mise en vente du Casino de F... et de ses dépendances, d'acquérir cet immeuble et de tâcher de réussir où un autre avait échoué. Il s'était rendu à F..., et un sourire de mépris pour la maladresse du vendeur ruiné avait effleuré ses lèvres, devant la beauté de la plage et la bonne tenue de l'établissement, bien fait d'ailleurs pour charmer les yeux.

En face des dernières maisons de la petite ville, humbles cabanes de pêcheurs à moitié ruinées, se dressent insolemment les écuries, les communs et les logements de ce que M. Duplanchet nomma son personnel ; puis la bâtisse tourne à

angle droit et fait face à la mer. Elle se développe alors et rampe comme un reptile au pied de la falaise. Elle n'a qu'un étage, un rez-de-chaussée, couronné par une terrasse, et se compose d'une enfilade de salles, peu larges, mais en revanche d'une longueur extraordinaire. Les exigences du génie militaire ont motivé ce singulier mode architectural. Une batterie établie au flanc de la falaise surveille et défend les côtes, rien ne doit gêner la vue ni le tir, et le monument pour être toléré a dû s'aplatir le plus possible. Seuls deux pavillons de briques à toits en éteignoirs ont trouvé grâce et ont pu s'élever de trois étages, mais ils sont si éloignés l'un de l'autre que l'effet symétrique est perdu.

La construction de ce long édifice est d'une légèreté extrême, et il n'est pas sans danger de se promener sur les terrasses. Un jour, une dame étrangère s'y étant hasardée, le sol se creva sous ses pas comme une peau de tambour et deux individus qui jouaient au billard furent assez surpris de voir apparaître au-dessus de leurs têtes deux jambes en détresse qui s'agitaient. Depuis cet événement tragi-comique, l'accès des terrasses est interdit. À l'extérieur la muraille ou plutôt la cloison, car la muraille est de bois, est peinte horizontalement de bandes alternativement couleur de chocolat et couleur de pain d'épices, la frise à jour qui sert de balustrade à la terrasse est d'un beurre frais très-tendre.

La cloison est percée de très-nombreuses portes vitrées et de larges fenêtres, afin que l'on puisse voir, tout en dînant, non pas la mer, il est impossible de l'apercevoir, mais un talus qui se dresse entre la mer et l'établissement et qui monte vers un promenoir sablé.

Au-dessus de la porte d'entrée, on lit en vastes lettres jaunes sur fond marron : *Grand hôtel des Bains de la Plage*. M. Duplanchet a longuement mûri la formule de son enseigne ; il avait trouvé des titres plus ambitieux, mais il s'est dit : Il faut être simple.

Au delà de l'hôtel commence le casino proprement dit. Une barrière de bois peinte en jaune traverse la route et empêche de passer. Pour entrer dans le sanctuaire, il faut être abonné ou bien payer. Le « bureau » est un chalet suisse qui limite la promenade du talus. Il y a deux guichets, l'un pour les cachets des bains et la location des costumes, l'autre pour l'entrée du casino, mais une seule guichetière, la fille de M. Duplanchet. En échange de cinquante centimes elle vous donne en souriant un bout de papier rose, et vous entrez. Mais, la porte franchie, un vieil homme en costume d'invalides jaillit d'une sorte de guérite et vous prend poliment votre papier. Toute mise en scène remplit d'orgueil l'heureux M. Duplanchet. Enfin l'on se trouve dans un jardin, on marche sur une couche de jolis cailloux blancs si épaisse et si remuante, qu'on peut à peine se tenir debout. Ces cailloux sont d'ailleurs ce qu'il y a de mieux dans ce jardin où l'on n'aperçoit pas un seul arbre. Le dessin des plates-bandes est ingénieux, mais les fleurs se refusent absolument à y pousser. M. Duplanchet ne s'explique pas cet entêtement de la végétation. Quant au casino lui-même il présente la figure d'un E majuscule couché. La barre principale longe la falaise et fait face à la mer ; les deux antres lui présentent le flanc ; l'une est un café enrichi de plusieurs billards ; l'autre une salle de bal, de concerts et de spectacle. Le bâtiment qui les relie contient les salons de lecture, de jeu,

de conversation, et une interminable galerie réservée aux solennités municipales.

Pour affirmer son autorité, M. Duplanchet a rédigé un avis qu'on peut lire dans tous les salons : « Défense d'emporter les journaux, — Défense de monter sur les meubles. » Derrière la salle de bal s'élèvent un établissement d'hydrothérapie et de gymnastique, puis un charmant hémicycle percé de vingt portes qui s'ouvrent sur des cabines de bains chauds. Enfin une brusque saillie de la falaise met un terme à cet essor architectural.

C'était donc sur la principale porte de l'hôtel que M. Duplanchet, dans une attente pleine de dignité, embrassait avec satisfaction l'ensemble de son domaine.

La falaise se dressait derrière les constructions encadrant la rougeur sombre des roches nues de l'admirable velours du gazon normand. Tout au faîte, des champs de blés dorés ou bruns tremblaient sur le bleu pâle du ciel, la nature s'ingéniait à harmoniser les couleurs, à les unir par des transitions d'une infinie délicatesse. La casino au contraire était net, brutal, criard ; la nature avait beau faire, elle ne pouvait se l'assimiler, il tranchait impitoyablement, se refusant à tout accord. M. Duplanchet s'inquiétait peu de cela.

Un bruit lointain de grelots et de chevaux qui trottent se fit entendre du côté de la ville. Le maître d'hôtel passa vivement sa main nue chargée de bagues sur sa chevelure collée par une pommade abondante. Un omnibus tourna l'angle du restaurant ; M. Duplanchet sourit, l'omnibus approcha. Mais il était vide. Une grande surprise se peignit sur les traits de l'ancien commerçant.

— C'est curieux, se dit-il, personne. Les étrangers sont en retard cette année. C'est égal, ils ne peuvent manquer de venir. J'ai fait tout ce qu'il fallait : articles dans les journaux, grandes affiches bleues avec une vue au milieu — et puis, un si bel endroit !

Il regarda encore une fois à sa montre.

— Allons ! fit-il.

Et il s'éloigna, faisant sonner ses bottes vernies sur le trottoir de bitume qui borde l'hôtel et le restaurant dans toute sa longueur.

Bientôt un tintement régulier domina le monotone bruissement de la mer : M. Duplanchet agitait lui-même la cloche de la table d'hôte.

Alors trois vieilles misses sortirent, graves et raides, des profondeurs de l'hôtel et s'assirent solennellement à la table. Deux, parmi elles, étaient sœurs et offraient un visage analogue : long, aux dents saillantes, à la peau blanche et flasque, aux bandeaux plats et couleur d'acajou. L'autre ressemblait à une vieille petite marquise avec sa figure chiffonnée, ses cheveux gris disposés en boucles folles contenues par l'avancement d'un prodigieux chapeau à la mode en des temps disparus et qu'elle ne quittait jamais, pas plus que le petit châle vert orné d'une palme dans le dos qu'elle serrait sur ses maigres épaules. L'aimable demoiselle avait l'oreille dure ; mais, pour faire mentir le proverbe : « crier comme un sourd, » elle parlait d'une voix si discrète qu'il était impossible de saisir un mot de ce qu'elle disait ; deux commerçants du Havre de passage à F... entrèrent par la porte extérieure du

restaurant ; madame et mademoiselle Duplanchet arrivèrent.

— Servez, dit le maître de l'établissement. Puis se penchant à la fenêtre : — Ne détez pas, Félix, cria-t-il au cocher de l'omnibus, il va falloir aller à la gare pour l'arrivée du train de sept heures. Il nous viendra sans doute beaucoup de monde.

Puis il s'assit au bout de la table et murmura, en fermant à demi les yeux, au bruit des cuillers heurtant le fond des assiettes :

— Décidément, je suis enchanté de m'être embarqué dans cette entreprise !

Aussitôt le dîner fini, les trois misses replongèrent dans les profondeurs des corridors, les deux commerçants allèrent jouer au billard, et la famille Duplanchet resta seule.

Il faisait encore grand jour. Quelques personnes du pays se promenaient sur la plage ; bourgeois, matelots, femmes à la tête nue ou coiffée de bonnet. Un vieillard à la barbe blanche, aux yeux doux, s'approcha d'une des fenêtres du restaurant.

— Bonsoir, mesdames et monsieur, dit-il.

— Bonsoir, monsieur Lemercier, répondit toute la famille.

— Eh bien, Duplanchet, vous est-il venu des voyageurs, aujourd'hui ?

— Jusqu'à présent non ; mais il en viendra tout à l'heure.

— Pas plus qu'hier, pas plus qu'il n'en viendra demain.

— La journée n'est pas finie, insista Duplanchet.

— Quel homme admirable vous êtes ! L'espoir ne meurt jamais en vous. À chaque omnibus qui vous, revient bredouille, vous vous dites : « Ce sera pour le prochain voyage. » Votre foi

n'est pas ébranlée.

— Mais pourquoi n'aurions-nous pas d'étrangers ici ?
Connaissez-vous une plage plus belle que la nôtre ?

— Non, il n'y en a pas de plus belle sur les côtes de Normandie.

— Les promenades des alentours sont magnifiques.

— C'est vrai.

— Avez-vous jamais vu un établissement plus confortable, plus vaste, plus artistique que le mien ?

— Je n'ai rien à dire contre votre établissement.

— Eh bien alors ?

— Eh bien, toutes les raisons sont pour vous, et c'est justement pour cela qu'il ne vient personne.

— Comment ? je ne comprends pas, dit Duplanchet.

— Voyez-vous, mon cher monsieur, la foule ne va pas dans les endroits beaux, commodes, agréables ; elle va dans les trous où il n'y a rien à voir, où elle est mal logée, où elle mange mal. C'est une façon à elle de faire preuve d'indépendance et d'originalité.

— Vous êtes paradoxal, monsieur Lemercier ! répondit Duplanchet non sans amertume ; à force de vivre avec les livres, vous vous êtes fait sur les hommes des idées tout à fait bizarres, et vous me permettez d'avoir de l'humanité une opinion meilleure.

Et il ajouta entre ses dents :

— Les gens du pays n'ont pas tort de dire qu'il est fou.

Puis il reprit :

— Nous allons voir, d'ailleurs, voilà l'omnibus qui revient.

— Parions qu'il n'amène personne.

— Eh bien, je tiens le pari, s'écria Duplanchet en frappant sur la table ; que parions-nous ?

— Un pot de cidre, dit Lemer cier.

— Allons donc ! une bouteille de champagne.

— Soit.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main au moment où l'omnibus tournait le coin de la rue.

— Eh ! eh ! eh ! dit Duplanchet, il me semble que l'impériale est bosselée par des bagages.

Les deux femmes se précipitèrent au dehors.

— Bah ! quelques bottes de foin que Félix rapporte de la ville ! insinua Lemer cier

— Mais non, mais non, ce sont des malles, de vraies malles. Je les vois parfaitement.

Un sourire narquois éclairait le visage de M. Duplanchet, et il passait sa main dans ses cheveux comme un homme qui se prépare à un événement solennel.

— Ma foi ! c'est positif, dit Lemer cier, ce sont des malles !

— Et deux voyageurs dans la voiture, ajouta l'honnête propriétaire.

— Deux, en effet, Allons, mon cher Duplanchet, c'est avec grand plaisir que je perds mon pari.

— Des voyageurs ! des voyageurs ! répétait Duplanchet

rayonnant.

L'omnibus arriva. Félix fit faire une savante manœuvre à ses chevaux, afin que la portière de la voiture se trouvât en face du trottoir.

Les rares promeneurs de la plage s'étaient arrêtés curieusement. L'omnibus fit halte et la portière s'ouvrit. Un homme d'une soixantaine d'années descendit de l'omnibus, puis tendit la main à une jeune femme qui sauta lestement à terre.

— Vous avez deux chambres ? demanda-t-il.

— Presque toutes mes chambres sont retenues, répondit effrontément Duplanchet ; mais il y en a deux dont je puis disposer encore.

— Faites-y monter nos bagages et servez-nous à dîner.

Les nouveaux venus entrèrent dans la salle. La jeune femme alla vers un miroir, ota son chapeau et fit bouffer son extraordinaire chevelure blonde.

— Qu'est-ce que monsieur désire manger ? demanda Duplanchet gracieusement.

— Ma foi ! servez-moi ce que vous voudrez, dit le voyageur en s'asseyant au bout de la table.

— Et mademoiselle... votre fille ? ...

La jeune femme éclata de rire.

— Mademoiselle n'est pas ma fille, dit l'étranger avec embarras, elle est ma... ma...

— Votre nièce ? dit Duplanchet en souriant.

— Oui, ma nièce.

— Vous m'excusez, n'est-ce pas ? je ne pouvais pas deviner.

— La bonne histoire ! s'écria la jeune femme riant toujours.

— Allons, servez-nous vite, je meurs de faim.

— Tout de suite, mademoiselle ; et quel vin prendrez-vous ?

— Du Champagne, dit la nièce.

— Une bouteille de bordeaux pour moi, dit l'oncle.

Avant de servir, Duplanchet alla chercher le livre des voyageurs, le présenta tout ouvert à son hôte, et lui tendit une plume trempée dans l'encre.

L'étranger écrivit : M. Alfred Provot, rentier... » Il hésita un instant, et ajouta : « Mademoiselle Lucienne, sa nièce. »

— Sa nièce ! c'est donc sérieux ? murmura Lucienne, qui le regardait écrire.

— Tais-toi donc ! dit M. Provot.

Alors la jeune femme se tourna brusquement vers Duplanchet :

— Il me semble qu'il n'y a pas grand monde ici, dit-elle.

— Oh ! mademoiselle, dans quelques jours je ne saurai où mettre les voyageurs, dit Duplanchet qui s'éloigna un peu confus.

— M'expliquerez-vous ce que signifie cette parenté que vous avez imaginée ? dit Lucienne lorsque l'hôtelier fut hors de vue.

— Est-ce que je sais ? Nous sommes en province, ici. Ce brave homme m'a interloqué avec sa question. Je me suis fait

oncle pour ne pas le choquer.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit que j'étais votre femme ?

— Par respect pour le mariage.

— Merci ! dit Lucienne.

— Est-ce que cela te fâchera d'être ma nièce pendant quelque temps ?

— Je voudrais l'être toujours.

— Tu comprends, maintenant je ne peux me dédire. J'aurais l'air d'un imbécile. Mais si le rôle de nièce t'ennuie, nous quitterons cet endroit dès demain ; nous irons ailleurs.

— Pas du tout ! s'écria Lucienne, soyez sans crainte, vous aurez une nièce accomplie.

— Oh ! je sais que tu es une excellente comédienne.

— Au théâtre, cela n'est pas sûr ; mais à la ville, je n'ai pas ma pareille.

Lorsqu'ils eurent dîné, elle se leva.

— Il faut aller vous coucher, mon petit oncle, dit-elle, le voyage a dû vous fatiguer, et je veux que vous soyez frais et dispos demain matin.

— Je suis à tes ordres, mignonne, dit M. Provot en souriant.

Les garçons se précipitèrent avec des flambeaux, et les précédèrent jusqu'à leurs chambres, le long d'un interminable corridor.

III

Vers le milieu de la nuit, à ce qu'elle crut du moins, Lucienne fut réveillée brusquement par un grand tapage. Elle pensa que la maison s'écroulait ou qu'une tempête s'était déchaînée.

Elle sauta lestement à bas du lit et courut à la fenêtre, que vaguement l'aube blanchissait déjà. Dès qu'elle eut soulevé le rideau, elle reconnut que ce qui avait causé son effroi était tout simplement l'arrivée de l'omnibus. Le cocher Félix remuait les bagages sur l'impériale, puis les faisait glisser le long d'une échelle. C'est tout ce que Lucienne put voir sans ouvrir sa fenêtre ; mais elle entendit, au milieu des piaffements des chevaux et du bruit de leurs grelots secoués, une voix de femme qui disait :

— Jenny, regarde dans la voiture, j'ai laissé tomber mon éventail.

— Jenny ! ... le nom de mon ancienne amie, se dit Lucienne, qui, un peu frissonnante, se replongea entre ses draps et essaya de se rendormir.

Elle ne put y parvenir. Toutes sortes de bruits s'éveillaient dans l'hôtel. On marchait dans les corridors, sur le toit des pigeons roucoulaient, les coqs chantaient dans la cour.

— Quel vacarme ! murmura-t-elle.

Et, après avoir étiré ses bras, elle chercha des yeux un cordon de sonnette et sonna.

Une fille de chambre parut.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, à la physionomie aimable, souriant d'un sourire édenté, parlant haut et familièrement, avec cet accent traînard particulier aux Normands.

— Eh bien, mademoiselle, dit-elle, avez-vous trouvé le lit bon ? avez-vous bien dormi ?

— Très-bien ! dit Lucienne, mais j'ai été réveillée par un bruit infernal.

— Ah ! c'est Félix en déchargeant les bagages ! s'écria la femme de chambre en riant, il nous est arrivé des voyageurs...

— De Paris ?

— Non, de Rouen. Ce sont des habitués de l'hôtel.

— Ah ! dit Lucienne en baillant.

— Faut-il vous faire monter du café au lait ?

— Non, du thé.

— Je vais le faire dire en bas. Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à m'appeler ; je suis là en face, à la lingerie.

— Comment vous appelle-t-on ?

— Mame Mafflu.

— Quoi ? dit Lucienne en se soulevant sur un coude.

— Marne Mafflu, cria de nouveau la femme de chambre. C'est un drôle de nom, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

— Mais non, dit la jeune femme en souriant. Eh bien, madame Mafflu, voulez-vous ouvrir les rideaux ; puis prévenir mon... oncle que je suis éveillée. Dites-lui que je désire

prendre un bain de mer avant le déjeuner.

Quelques heures plus tard, M. Provot était assis sur les galets de la plage, fumant un cigare et lisant un journal. À quelques pas de lui, Lucienne, étendue sur un châte déployé, jetait des pierres aux vagues et bâillait souvent.

Elle avait pris son bain et ne savait plus que faire.

— Tu n'as pas l'air de t'amuser beaucoup ! lui dit M. Provot.

Elle répondit par une petite moue significative.

Un brouillard léger voilait le ciel ; la mer d'un vert d'émeraude, plein de douceur et de transparence, était paisible ; les vagues roulaient presque sans bruit, avec un peu d'écume sur les galets ; au loin une goëlette passait.

Quelques personnes de la ville se baignaient ; elles s'accrochaient à une corde liée à des poteaux et sautaient, pour éviter les vagues, avec un manque d'ensemble qui avait fait d'abord sourire Lucienne, mais cette distraction l'avait vite lassée.

Un bruit de galets croulants annonça de nouveaux arrivants.

Le maître baigneur descendait la pente de la plage entre deux dames qu'il tenait par la main. Après avoir vaincu leur résistance par des paroles d'encouragement, il les entraîna dans la mer, où malgré leurs cris d'effroi, il leur fit exécuter une ronde de sa façon.

Un jeune homme, enveloppé d'un grand peignoir blanc, était descendu derrière ces dames. Il s'arrêta un instant sur le bord, et les regarda on riant et se moquant de leur terreur. Puis,

rejetant son peignoir, il monta sur un tremplin que supportait au-dessus de l'eau le timon de deux immenses roues, et, s'élançant la tête la première, il disparut sous les flots.

Un assez long temps s'écoula.

— Grand Dieu ! mon oncle, ce monsieur se noie ! il se sera frappé la tête contre les pierres ! s'écria Lucienne en se levant brusquement.

— Quel monsieur ? dit Provot en retirant son pince-nez.

— Celui qui vient de sauter.

— Tu es folle, le voilà là-bas qui nage.

Et M. Provot se remit à lire son journal.

Lorsque le jeune homme sortit de la mer tout ruisselant, Lucienne le suivit des yeux, un peu émue encore de la peur qu'il lui avait causée.

Il avait ramassé son peignoir et luttait avec la brise qui le lui disputait ; le soleil faisait briller les gouttes d'eau qui glissaient sur ses bras nus. Il était beau comme un dieu marin. Bientôt il triompha du vent, secoua sa chevelure trempée, et grimpa lestement vers les cabines. Lucienne admirait sa grâce et sa force.

Peu après, la cloche du déjeuner tinta. M. Provot se leva et bâilla.

— Ma foi, dit-il, tu as raison, on s'ennuie joliment ici ! je ne serais pas fâché d'en partir.

— Comment ! s'écria Lucienne ; mais vous n'avez donc rien dans l'âme ! Vous osez dire que vous vous ennuyez en face d'un pareil tableau, devant cet horizon superbe, ces falaises

majestueuses, cette mer splendide, ce ciel charmant ! Décidément, vous êtes encore plus bourgeois que je ne le croyais. En tout cas, je vous déclare que ce pays me plaît infiniment et que, si vous partez, vous partirez seul.

— Ah ! ah ! ah ! fit en riant M. Provot, voilà bien les femmes ! il suffit d'être de leur avis pour qu'elles en changent immédiatement. Je me souviendrai de cela à l'occasion. Venez-vous déjeuner, ma nièce ?

À table on s'observa, les trois vieilles misses étaient plus solennelles que de coutume, M. Duplanchet était plus pommadé que jamais.

Lucienne avait en face d'elle une charmante jeune fille, aux cheveux châtain-clair simplement nattés et tombant sur les épaules.

— C'est celle que j'ai entendu nommer Jenny, se disait Lucienne.

M. Provot était à côté de sa nièce, et faisait vis-à-vis à une dame d'une cinquantaine d'années, mince, élégante et qui avait dû être fort jolie. Au bout de la table, entre Lucienne et la jeune fille, était placé le beau nageur dont le plongeur avait si fort effrayé Lucienne. Elle comprit, d'après quelques mots saisis au vol, qu'il était le fils de la dame et le frère de la jeune fille.

Lucienne regardait beaucoup son voisin. Presque malgré elle, son regard revenait toujours à lui. Elle le considérait avec une sorte de stupeur ; et, comme une femme qui en examine une autre, elle cherchait à lui trouver des défauts. Elle n'y parvenait pas. La tête du jeune homme semblait avoir été modelée d'après un des plus purs marbres grecs. L'éclat de ses

yeux d'un gris pâle donnait néanmoins une grande originalité à sa physionomie. Sa mise était des plus correctes, élégante même, et il avait une expression réservée et froide peu en rapport avec sa grande jeunesse.

Le déjeuner s'écoula silencieusement. Lucienne répondait à peine à son oncle lorsqu'il lui parlait. Les murmures de la vieille miss étaient presque indistincts, et les nouveaux pensionnaires parlaient peu. Dès le dessert, ils se levèrent et sortirent, après avoir légèrement salué.

— Ah ! il s'en va ! se dit Lucienne avec un mouvement de dépit.

Elle était forcée de s'avouer qu'il n'avait paru faire aucune attention à elle.

Il lui avait seulement jeté, devant la ténacité de l'examen dont il était l'objet, quelques regards surpris, sous lesquels elle s'était sentie rougir.

— Il m'ennuie, ce beau dédaigneux ! murmura-t-elle, en se levant avec humeur.

Et laissant M. Provot qui attendait le moment de fumer son cigare, elle sortit et remonta dans sa chambre.

Là, elle se jeta sur un canapé, et demeura longtemps immobile, les regards fixés à terre.

Sa rêverie vagabondait comme un cheval débridé, mais revenait toujours au même point de départ, ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Sans chercher à se rendre compte de ce qu'elle ressentait, elle se laissait aller à l'impression qui l'envahissait en l'étourdissant comme un vin capiteux.

Les actes de sa vie passée tourbillonnaient dans sa pensée, comme s'ils s'enfuyaient pour se perdre à jamais dans l'oubli. Rien ne lui semblait devoir laisser de trace dans son souvenir ; et elle se demandait comment elle s'y était prise pour arriver à l'âge qu'elle avait sans mourir d'ennui.

Cependant, qu'était-il survenu dans sa vie ? Peu de chose. Elle avait déjeuné à côté d'un inconnu, qui l'avait regardée avec indifférence. Et cela suffisait à emplir de pensées son esprit vide d'ordinaire !

Un bruit de pas sur le bitume du trottoir la fit se lever d'un bond et courir à la fenêtre.

Elle se pencha pour regarder : c'était M. Duplanchet qui se rendait aux écuries.

— Décidément, je suis folle ! se dit-elle, en appuyant sa main sur son cœur ; j'ai cru que c'était lui qui passait, et mon cœur a battu plus vite ; il bat encore ! ...

Lucienne se renversa sur le canapé en riant.

— Je n'ai pas seulement entendu le son de sa voix. Peut-être n'a-t-il pas d'esprit. Je ne sais même pas son nom.

Elle se mit alors à passer en revue tous les prénoms romanesques qu'elle connaissait, Raoul ou Gaston lui parurent les plus dignes d'être portés par l'inconnu.

Ensuite elle songea à la toilette qu'elle allait mettre pour retourner sur la plage à quatre heures, et se leva pour ouvrir ses malles.

Ses robes lui parurent bien tapageuses, et peu en harmonie avec le rôle que le hasard lui avait imposé. Elle mit tout sens

dessus dessous, et finit par choisir une robe en toile brodée, très-chargée de volants et de garnitures, mais qui, à la rigueur, pouvait convenir à une jeune fille mondaine. Pour ne plus retomber dans cet embarras, Lucienne écrivit aussitôt à sa couturière.

M. Provot la surprit dans cette occupation.

— Que fais-tu, chère amie ? lui dit-il.

— Je me commande des toilettes de pensionnaire, répondit-elle. Votre pudeur d'hier au soir m'oblige à prendre cette mesure. Toute cette garde-robe de princesse ne convient nullement à la jeune bourgeoise dont je tiens le rôle.

— Comment ! tu vas renouveler toute ta garde-robe ? s'écria M. Provot avec épouvante.

— Il le faut bien, je ne puis pas faire mentir votre mensonge.

— Eh bien, allons sur une plage moins prude. Tes toilettes d'été m'ont coûté un prix fou !

Lucienne regarda le vieillard avec un souverain mépris.

— Si vous les regrettez à ce point, reprenez-les, et conservez-les dans le poivre, jusqu'à ce que vous ayez une nouvelle passion de ma taille, lui dit-elle.

— Tu te fâches pour une observation raisonnable, dit M. Provot. Je n'ai pas eu l'intention de te blesser.

— C'est bien, je vous pardonne, dit Lucienne radoucie, mais ne soyez plus aussi fantasque. Je suis devenue de tout mon cœur votre nièce, et je ne désire qu'une chose, c'est que vous soyez oncle éternellement.

— Je te remercie, dit le vieillard un peu piqué.

— Voyons, allez faire votre sieste, dit Lucienne, en lui tapotant légèrement la joue, et soyez ici à quatre heures.

— Je suis à tes ordres, ma toute belle, dit M. Provot en l'embrassant.

Et il sortit.

— Elle fait de moi tout ce qu'elle veut, murmura-t-il en s'éloignant. Ah ! les femmes ! Le penseur qui a dit : « La punition de ceux qui les ont trop aimées est de les aimer toujours, » n'a jamais rien dit de plus vrai. C'est égal, renouveler toutes les toilettes d'été, c'est un peu vif !

IV

Dans l'après-midi, la plage de F... a une physionomie assez animée. Les riches bourgeois de la ville y accompagnent leurs femmes, qui rivalisent d'élégance avec les quelques étrangères en villégiature sur cette côte. Les hôtels situés dans le milieu de la ville, très-loin de la mer, l'hôtel du Chariot-d'Or, l'hôtel du Grand-Cerf, y amènent leurs pensionnaires dans de petits omnibus de famille. Les naturels du pays viennent pour la plupart dans des équipages, assez bizarres quelquefois : vieilles calèches attelées, d'un cheval de labour, cabriolets rustiques vernis à neuf, chars-à-bancs peints en couleur paille ; mais, quelquefois aussi, les voitures sont des plus élégantes, et traînées par des bêtes de prix ; celles-là appartiennent à de riches particuliers qui possèdent des châteaux dans les environs.

Tous ces véhicules se rangent avec ostentation devant la palissade qui borde le Casino, et attendent leur propriétaire au milieu des piaffements des chevaux et des conversations des cochers.

F... n'est pas assez éloigné de Paris pour que la mode n'y arrive pas dans toute sa fraîcheur. Cependant on distingue très-aisément les dames de la ville des étrangères. Tandis que ces dernières portent des toilettes charmantes, mais simples, et en apparence sans prétention, se coiffent de chapeaux pleins de fantaisie et de grâce, les provinciales s'habillent trop bien, leur costume est peu approprié au milieu et à la saison, il semble

qu'elles rendent à la mer une visite de cérémonie.

À quatre heures, l'orphéon de la ville se range dans la galerie du Casino et, à grand renfort de trombones et de bugles, charme les oreilles des promeneurs par des valse déchirantes.

On s'installe sous la tente, en face de la mer ; les dames travaillent à de petits ouvrages ; les messieurs vont et viennent, causent avec elles, ou entrent au café pour jouer au billard.

Lucienne était là, appuyée à la balustrade de la terrasse, regardant parfois la mer, mais cherchant plus souvent des yeux le beau nageur qui n'arrivait pas.

M. Provot lisait son journal ; la jeune femme saisissait malgré elle des lambeaux de conversation ; elle les écoutait distraitemment.

— Ah ! voici le petit docteur Pascou qui vient prendre son bain, disait quelqu'un.

— S'occupe-t-il toujours de magnétisme ?

— Certainement ; il donne des pilules magiques à ses malades et se fait dicter ses ordonnances par les esprits.

— Et les malades se trouvent bien de cela ?

— Comme tous les malades, ils ont foi en leur médecin ; ils guérissent souvent, meurent quelque-fois...

— N'est-ce pas la boulangère qui est là-bas ?

— Où donc ?

— Près de madame Dumont ; la robe de soie bleue.

— Oui ! oui ! c'est elle.

Et les deux causeurs partirent d'un éclat de rire qui dura